FRÈRE WULF

L'ENLÈVEMENT DE L'ÉPOUVANTEUR

1

JOSEPH DELANEY

bayard jeunesse

FRÈRE
WULF
L'ENLÈVEMENT DE L'ÉPOUVANTEUR
1

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé le frappeur, est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église.

À Marie

Ouvrage publié originellement par Puffin Books,
un département de Random House Children's Books
sous le titre *Brother Wulf*
Texte © 2020, Joseph Delaney pour le texte
Tous droits réservés.
Illustration de couverture : Blaise Jacob

© Bayard Éditions, 2021 pour la traduction française
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-2487-1
Dépôt légal : mai 2021
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Reproduction, même partielle, interdite.

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval

bayard jeunesse

PROLOGUE

Je ne voyais plus le plafond de ma chambre. La pièce s'était brusquement assombrie, comme si on m'avait jeté une couverture sur la tête. Je ne voyais même plus mon haleine monter dans l'air froid.

Pris de panique, je voulus me redresser, mais j'étais comme paralysé. Soudain, je retrouvai la vue. Et je le regrettai aussitôt.

Le plafond émettait une faible lueur d'un jaune malsain, sur laquelle se dessinaient des ombres mouvantes. Je crus d'abord que c'étaient celles de branches dénudées projetées par la lune. Mais elles prirent bientôt une forme identifiable : la silhouette d'un personnage sans visage.

La sueur me mouilla les paumes et mon cœur battit la chamade. Glacé d'effroi, je tentai en vain de détourner le regard.

Puis une voix s'éleva. Une voix profonde, terrifiante, qui se répercutait d'un mur à l'autre ; j'en sentis la vibration jusque dans mes dents. Cette voix n'était pas humaine. Seul un démon pouvait s'exprimer ainsi.

Tu vas m'obéir. Tu feras tout ce que je t'ordonnerai de faire. C'est compris ?

J'étais un jeune moine, encore au noviciat. Je me destinais au service de l'Église, je ne devais pas me soumettre aux ordres d'un démon. J'ouvris la bouche pour refuser, mais, avant que j'aie pu prononcer un mot, il parla à nouveau :

Si tu ne te plies pas à mes ordres, tu endureras de terribles souffrances. Des souffrances comme celle-ci.

Une onde douloureuse me traversa le corps, du crâne jusqu'aux orteils. Je me convulsai.

Les muscles tétanisés, le souffle court, je haletai :

– Arrêtez ! Arrêtez, je vous en supplie !

La douleur ne reflua pas. Le démon était sans pitié.

J'étais en son pouvoir.

1

LE CARREFOUR DES SAULES

Alors que j'entamais péniblement la rude montée menant à Chipenden, un éclair fourchu zébra le ciel au-dessus de ma tête. Le tonnerre gronda. Les lourds nuages gris qui enveloppaient le sommet des collines, les roulements de l'orage, tout annonçait la pluie. La nuit tomberait dans moins d'une heure sur le Comté, et j'appréhendais ce que cela signifiait pour un voyageur solitaire comme moi…

Frissonnant, je hâtai le pas. Dès que j'eus atteint le village aux rues pavées, j'entrai dans la première boutique. Deux grosses têtes de cochon étaient placées tels des presse-livres à chaque extrémité d'un long comptoir de bois taché de sang. Mais, à l'évidence, je n'étais pas dans une librairie. Au lieu de volumes aux reliures de cuir, une longue rangée de côtes de porc s'alignait entre les têtes. Le gros homme qui se tenait derrière le comptoir me dévisagea d'un air suspicieux.

Les étrangers ne semblaient pas les bienvenus en ces lieux. Mais que m'importait ? J'étais en mission.

– Pardon, monsieur, dis-je, pouvez-vous me dire où je trouverai l'épouvanteur local, maître Ward ?

Le boucher s'essuya longuement les mains sur son tablier.

– Qu'est-ce qu'un garçon comme toi peut bien vouloir à un épouvanteur ? me demanda-t-il enfin, tout en m'examinant de haut en bas.

Certes, mon allure avait de quoi surprendre. Jeune moine, entré au couvent dans l'année, je portais une robe noire à capuchon, serrée à la taille par une ceinture de cuir, ainsi qu'un surcot indiquant ma condition de novice. Je comprenais donc bien l'incongruité de ma question.

Habituellement, les religieux n'ont pas de relations avec les épouvanteurs. L'Église réprouve leurs méthodes – ils affrontent l'obscur sans le secours de la prière et de la méditation – et considère leur activité comme impie. C'est pourquoi elle leur refuse généralement le droit d'être inhumés dans une terre consacrée.

– La personne qui m'envoie a un besoin urgent de son aide, déclarai-je.

– Un problème avec l'obscur ? m'interrogea le boucher en s'accoudant au comptoir.

Je hochai la tête, peu désireux d'entrer dans les détails. Je marchais depuis deux jours pour gagner

Chipenden le plus tôt possible, et je n'avais pas l'intention de perdre mon temps à répondre à ce genre de question. Je devais trouver l'Épouvanteur le plus vite possible.

– Autrement dit, les prières ne suffisent pas à vous sortir d'affaire ? Voilà qui m'étonne. Qui vous cause des ennuis ? Un gobelin ?

Le ton était sarcastique. Je tâchai de réprimer mon impatience.

– Non, monsieur, une sorcière.

Le boucher éclata d'un rire tonitruant. Je ne voyais pas ce que ça avait de si drôle : les sorcières étaient puissantes, dangereuses. Et elles existaient bel et bien, j'avais pu le constater récemment.

L'homme finit par me conduire sur le seuil de sa boutique et me désigna la rue déserte :

– Il y a un chemin, au nord du village, qui mène à une grande maison au milieu des arbres. C'est celle de l'épouvanteur. Mais n'entre pas dans le jardin, si tu tiens à la vie. Il est gardé par un gobelin qui te mettrait en pièces à peine aurais-tu franchi la barrière. Prends plutôt l'étroit sentier, au nord-est. Il te conduira à un croisement abrité par un bosquet de saules. Tu y trouveras une cloche. Fais-la sonner, et l'Épouvanteur te rejoindra. À moins qu'il n'ait été appelé au loin pour un boulot quelconque. Auquel cas tu risques de l'attendre longtemps.

J'écoutais le boucher avec attention, doutant toutefois de la véracité de ses dires. Les gobelins étaient des êtres dangereux, les épouvanteurs les pourchassaient et les tuaient. Que l'un d'eux ait fait d'une de ces créatures le gardien de sa maison me paraissait très improbable.

Néanmoins, je remerciai et remontai la rue, soulagé de me remettre en route. Au bout de quelques secondes, l'homme me héla, et je me retournai.

– Hé, petit ! lança-t-il avec un large sourire. Tu as peur des sorcières ?

Je hochai à nouveau la tête. Oui, j'en avais peur.

– Alors, prépare-toi à trembler ! Sache que notre épouvanteur local a une particularité : il vit avec l'une d'elles !

Pour le coup, je fus certain qu'il plaisantait. Je souris donc poliment, lui tournai le dos et accélérai le pas. Les épouvanteurs étaient les ennemis jurés des sorcières, tout le monde le savait. Aucun d'eux ne partagerait sa maison avec une de ces créatures !

Je marchai aussi vite que ma fatigue me le permettait. J'avais parcouru une longue route depuis Salford, dans le sud du Comté, et mes jambes étaient lourdes comme du plomb. Au vu de ce qui s'était passé, je craignais d'arriver trop tard pour obtenir de l'aide. Mais je m'étais promis d'essayer et je tiens toujours mes promesses.

L'aspect du carrefour, quand j'y arrivai enfin, n'avait rien d'engageant. Ainsi que le boucher l'avait dit, il était entouré par de larges saules dont les branches pendaient presque jusqu'à terre. Il y faisait très sombre, d'autant que la nuit tombait. L'orage semblait s'être éloigné. L'endroit était étrangement silencieux, comme si une créature tapie dans l'ombre avait effrayé bêtes et oiseaux.

Je n'aimais pas cette atmosphère surnaturelle. Non, je n'aimais pas ça du tout.

Repérant la corde qui pendait à une branche, je la tirai. Le carillon de la cloche fit éclater le silence, et je la balançai rythmiquement, comme lorsque je tenais le rôle de sonneur au monastère. Au bout de cinq minutes, personne ne s'étant présenté, je pris quelques instants de repos. Où était donc l'épouvanteur ? J'espérais qu'il n'avait pas quitté son domicile…

À l'instant où je m'apprêtais à tirer de nouveau sur la corde, une silhouette encapuchonnée apparut entre les arbres, un bâton à la main. Je déglutis, impressionné.

L'homme s'arrêta à cinq pas de moi et repoussa son capuchon. Son évidente jeunesse me surprit. Il ne paraissait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Peut-être n'était-il qu'un apprenti ?

– Bonjour, dis-je. Êtes-vous maître Ward, l'Épouvanteur ?

– C'est moi. Quel est votre problème ?

Il était grand, noir de cheveux, sans un atome de graisse. Bien qu'usagé, son manteau était taillé dans un tissu de belle qualité, bien supérieur à celui de mon habit. Ses chausses grises étaient impeccables ; mais ses bottes, surtout, m'impressionnèrent, faites d'un excellent cuir. Le métier d'épouvanteur devait bien rapporter. Cependant, en dépit de son visage agréable, il affichait une expression sévère. Il ne se montrait pas hostile, plutôt rude et professionnel. Peut-être parce qu'il avait affaire à un moine. Après tout, nous ne nous trouvions que rarement dans le même camp…

Reprenant courage, je lui exposai les raisons de ma venue :

– Je viens vous demander votre aide contre une redoutable sorcière. Un autre épouvanteur, dans le sud, a tenté de s'en occuper, mais les choses ont mal tourné. Il est à présent entre ses mains, et je crains pour sa vie. Je considère qu'il est de mon devoir de le secourir. Comme il avait évoqué votre nom, je suis venu aussi vite que j'ai pu.

Ward fronça les sourcils :

– Où est-ce arrivé ?

– Juste au sud de Salford. Il m'a fallu deux jours pour venir ici.

– Quel est le nom de cet Épouvanteur ?

– Will Johnson.

– J'ai entendu parler de lui. Je crois qu'il a été instruit par mon propre maître, John Gregory. Mais que faisais-tu donc en sa compagnie ? Tu as plus l'allure d'un jeune moine que d'un apprenti.

– En effet, reconnus-je, je ne suis pas son apprenti. Je termine ma première année de noviciat au monastère de Kersal, à Salford. Je m'appelle Frère Beowulf, et je suis le secrétaire de l'Épouvanteur Johnson.

Maître Ward parut perplexe :

– Pourquoi a-t-il besoin d'un secrétaire ? Il sait certainement lire et écrire, sinon il ne serait pas épouvanteur. On n'entre jamais en apprentissage sans posséder de bonnes bases.

– Il sait écrire, mais pas aussi bien que moi.

Ma réponse lui tira un sourire. Il parut soudain beaucoup plus aimable, et je fus certain qu'il saurait m'aider.

– C'est une longue histoire, repris-je. Je vous raconterai tout ça en chemin.

Il hocha la tête :

– Soit, je viendrai. L'affaire me paraît sérieuse. Cependant, la nuit tombe et il va pleuvoir. Nous partirons demain matin.

Je restai décontenancé. Un de ses collègues étant en danger, je m'attendais à ce qu'il se mette en route aussitôt. Je ne m'étais peut-être pas exprimé assez clairement.

– Nous devrions partir tout de suite, insistai-je. Le temps presse.

– Je te l'ai dit, il n'est pas question que je m'aventure de nuit, en compagnie d'un simple novice, alors que la tempête menace. Ce serait trop risqué. Nous partirons demain à l'aube. Maintenant, suis-moi ! Tu dormiras chez moi.

Il ne comprenait donc pas ?

– Je ne dormirai pas et vous non plus ! protestai-je en élevant la voix plus que je l'aurais voulu. Maître Johnson sera peut-être mort demain matin !

Maître Ward s'approcha d'un pas et me foudroya du regard.

– Écoute-moi bien, dit-il avec colère. Je ferai de mon mieux pour aider Johnson. Mais c'est *moi* qui décide quand et comment. C'est moi l'Épouvanteur. Compris ?

Je hochai la tête, presque effrayé.

– Il est peut-être déjà mort, Frère Beowulf, reprit-il d'une voix adoucie. De toute façon, tu parais exténué. Tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil. Demain, nous marcherons d'un bon pas et ne prendrons que peu de repos.

Il pivota sur ses talons sans attendre de réponse, s'enfonça entre les arbres et remonta la colline. Je courus derrière lui, mais j'avais du mal à le suivre.

Si c'était là le pas dont il avait parlé, j'avais certainement intérêt à dormir un bon coup !

Un peu plus haut, une haie d'aubépine avec une ouverture au milieu semblait marquer les limites du jardin. Au-delà, je découvris des arbres et de hautes herbes ; puis une grande maison se dessina en contre-jour sur le ciel crépusculaire. Or, avant que nous y arrivions, je perçus un grondement menaçant. Ce n'était pas un chien, c'était plus grave, plus effrayant. Une bête dangereuse se dissimulait dans l'ombre des arbres. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque et mes genoux se mirent à trembler.

Je me souvenais de la mise en garde du boucher, je l'avais prise pour une plaisanterie. Les épouvanteurs détruisaient les gobelins, non ? Ils n'en faisaient pas des animaux de compagnie ! Mais, au frisson qui me parcourait le dos, je sus que le danger était réel. J'avais déjà rencontré un gobelin, je savais qu'ils pouvaient tuer.

L'Épouvanteur s'arrêta.

– Ne bouge pas, me dit-il doucement.

J'obéis. Il passa derrière moi, posa son bâton sur le sol et plaça ses deux mains sur mes épaules.

– Kratch ! Kratch ! Écoute-moi bien ! lança-t-il d'une voix forte. Ce garçon est sous ma protection. Tu ne toucheras pas à un cheveu de sa tête quand il sera sur le territoire que tu surveilles !

J'entendis un autre grognement, assourdi, comme venu de plus loin. Puis le silence revint. Il y avait donc *vraiment* un gobelin ! Il avait même un nom ! Maître Ward l'avait appelé Kratch !

– Le boucher m'avait prévenu que vous aviez un gobelin chez vous, dis-je, stupéfait. Mais je ne l'avais pas cru.

Maître Ward ramassa son bâton en riant :

– Oui, il garde les jardins ; il prépare même le petit déjeuner.

Un gobelin domestique ? Ce ne pouvait être qu'une plaisanterie ! À quelles autres étrangetés devais-je m'attendre en entrant dans cette vieille maison ? Voilà qui n'était guère rassurant.

Quittant l'abri des arbres, nous traversâmes une large pelouse, de l'herbe jusqu'aux genoux, pour gagner la porte de derrière. La bâtisse s'élevait sur deux étages. Garnie de nombreuses fenêtres, elle était assez grande pour abriter une demi-douzaine d'épouvanteurs. Je me demandai si maître Ward y habitait seul. À part le gobelin, évidemment…

Il faisait tout à fait noir, à présent. Une lumière vacillante venue d'une fenêtre du rez-de-chaussée dessinait un trait jaunâtre sur l'herbe du jardin. La porte n'était pas verrouillée. Avec un gobelin pour gardien, on ne craignait certainement pas les voleurs.

Je suivis l'Épouvanteur dans l'entrée, me préparant à de nouvelles surprises. Ni ce jeune homme ni sa maison ne me disaient rien qui vaille. Il ôta son manteau, l'accrocha à une patère, près de la porte, et déposa son bâton dans un coin. Sous le manteau noir, il portait une tunique noire. Je notai non sans un certain malaise qu'il semblait aimer le noir. Pas moi. Je portais un habit de cette couleur non pas par choix, mais parce que c'était la tenue traditionnelle des moines.

– Tu dois avoir faim, dit aimablement maître Ward.

Ouvrant une porte que je supposai être celle de la cuisine, il m'invita à le suivre. Je ne pus retenir une exclamation de surprise en découvrant une pièce carrelée des plus agréables, bien éclairée par une rangée de chandelles posées sur le manteau de la cheminée. Le feu qui flambait dans l'âtre dispensait une bonne chaleur. Il y avait même des herbes en pot sur le rebord de la fenêtre. Cela me rappelait des souvenirs heureux, quand je regardais ma mère préparer le repas. En comparaison, le monastère était un lieu terriblement triste et froid.

Sur la large table en chêne, une soupe aux pois fumait dans sa soupière. Il y avait aussi un plateau de fromage et une miche de pain frais. Mon estomac gargouilla bruyamment, me rappelant que je n'avais presque rien mangé depuis deux jours.

Je m'assis avec empressement ; maître Ward emplit nos deux bols à ras bord, et nous prîmes notre repas en silence. La soupe était délicieuse. J'y goûtai d'abord prudemment : elle était très chaude. Puis, à mesure qu'elle refroidissait, je l'avalai à grandes cuillerées avant de saucer le fond de mon bol avec du pain sans en laisser une goutte. Mon appétit fit rire l'Épouvanteur.

En manière de plaisanterie, je demandai :

– C'est le gobelin qui a fait la soupe ?

– Non, il ne s'occupe que du petit déjeuner. C'est Alice qui l'a préparée. Je regrette qu'elle n'ait pas été là pour t'accueillir, mais elle ne se sentait pas très bien. Elle est montée se coucher de bonne heure.

Mon cœur rata un battement. S'agissait-il de la sorcière dont le boucher m'avait parlé ? Je refusais d'y croire. Personne ne vivrait avec une sorcière, pas même un épouvanteur !

– Alice est votre gouvernante ? supposai-je.

– Non, répondit-il en secouant la tête.

Il me fixa attentivement avant d'ajouter :

– C'est une excellente amie.

J'étais un peu choqué. Sorcière ou pas, à moins d'être parents ou mariés, il n'était pas convenable qu'un homme et une femme partagent la même maison. Je me réconfortai en m'accordant un autre morceau de pain accompagné de fromage. C'était

mon préféré, ce fromage du Comté, jaune et granuleux, un mets rarement servi au monastère.

– Eh bien, reprit-il en se levant, si tu es rassasié, je vais te montrer ta chambre.

Le ton était gentiment moqueur, et je rougis. Sortant de la cuisine, il s'engagea dans un escalier étroit et me conduisit au premier étage. Là, il ouvrit une porte peinte en vert et me tendit une chandelle :

– Nous partirons au lever du jour. À l'aube, tu entendras une cloche, en bas : elle sonne l'heure du petit déjeuner. En tant que moine, je suppose que tu as l'habitude… Mais, surtout, ne descends pas avant ! Le gobelin n'aime pas être dérangé pendant qu'il cuisine.

Il avait parlé sérieusement, sans la moindre trace d'humour. Malgré tout, je n'arrivais pas à croire qu'un gobelin puisse préparer le petit déjeuner…

Quand il m'eut laissé seul, je déposai la chandelle sur la table de nuit et regardai autour de moi. Il y avait un lit à une place garni de draps propres près de la fenêtre à guillotine. Une pluie battante ruisselait le long des carreaux. La tempête avait éclaté.

Mon attention fut alors attirée par le mur, au pied du lit. Les trois autres avaient été recouverts de plâtre blanc. Mais celui-ci était ancien, fissuré et noirci. Je repris la chandelle et m'approchai pour l'examiner.

On avait écrit dessus. Plusieurs personnes. Une trentaine de noms, peut-être plus, y étaient gravés, certains en grosses lettres, d'autres en plus petites, dispersés sur tout l'espace disponible.

Pourquoi ces signatures ? Je les regardai de plus près. Certaines étaient difficiles à déchiffrer. L'une d'elles, quoique petite, était assez lisible :

Billy Bradley

Je me demandai quand ce Billy avait inscrit son nom sur ce mur et ce qu'il était devenu.

J'en déchiffrai un autre :

William Johnson

Soudain, je compris. Johnson, l'épouvanteur que j'avais promis de secourir, avait vécu dans cette maison. C'était les noms de tous les apprentis qui s'étaient succédé. Ils avaient dû dormir dans cette chambre, l'un après l'autre, au fil des années…

Tous étaient des garçons. Sauf…

Jenny

Je fronçai les sourcils. Une autre plaisanterie ? Une fille apprentie d'un épouvanteur, c'était plus

improbable qu'une femme prêtre ! Tout le monde le savait : ne pouvait devenir épouvanteur qu'un septième fils de septième fils, même si l'Église considérait cela comme une absurdité et une superstition.

La fatigue eut finalement raison de mes réflexions. Je me mis au lit, soufflai la chandelle et écoutai la pluie. Je pensais à l'épouvanteur Johnson, aux mains de la sorcière. J'avais honte d'être ici, au chaud et en sécurité, tandis qu'il souffrait sans doute les pires tourments. S'il n'était pas déjà mort.

Je me rassurai en pensant que j'avais fait ce que je pouvais. J'aurais pu retourner tout droit au monastère en l'abandonnant à son destin. Le prieur ne me l'aurait pas reproché, il aurait sans doute même préféré cela. Il m'avait ordonné de devenir le secrétaire de Johnson, rien de plus.

Néanmoins, je me sentais coupable.

J'eus beaucoup de mal à m'endormir.

2

MES COMPLIMENTS AU CUISINIER

Au milieu de la nuit, je fus tiré de mon sommeil par des éclats de voix. Dans l'obscurité de la chambre, je tendis l'oreille. Une femme criait. Une voix masculine, plus basse, tentait apparemment de la raisonner. Maître Ward était-il en train de se quereller avec cette Alice ? Celle qui, à en croire le boucher, était une sorcière ?

Si personne d'autre n'habitait la maison, ce devait être elle.

Puis je l'entendis s'exclamer distinctement :

– Pas maintenant ! Pas maintenant ! Quel genre d'homme es-tu donc pour te montrer aussi cruel ?

Je restai perplexe. Quelle pouvait être la cause de cette terrible dispute ? La femme semblait très angoissée, désespérée même.

Maître Ward éleva un peu la voix, et pour la première fois je compris ce qu'il disait :

– Je suis désolé, Alice. Je ne serai absent que quelques jours. Il est de mon devoir d'y aller. Comment pourrais-je refuser ?

– Ton devoir est de rester auprès de moi, Tom. C'est aussi évident que le nez au milieu de la figure.

Le silence revint. Il me sembla percevoir des sanglots, mais c'était peut-être le bruit de la pluie contre les carreaux. Je finis par me rendormir.

Je fus réveillé quelques heures plus tard par le son lointain d'une cloche et sautai aussitôt du lit. Maître Ward avait raison, la règle du monastère m'avait habitué à me lever avant l'aube. Je m'habillai rapidement. J'avais faim et ne voulais pas laisser refroidir le petit déjeuner.

Et quel petit déjeuner !

Attiré par une odeur appétissante, je dévalai l'escalier et entrai dans la grande cuisine.

– Assieds-toi et sers-toi ! m'invita maître Ward, déjà attablé. Nous n'aurons pas d'autre repas avant le soir. Je n'ai pas l'intention de faire halte en chemin.

Il n'eut pas besoin de me le dire deux fois. Il y avait deux plats de saucisses et de bacon, des œufs frits, du pain frais et du beurre. De quoi nourrir quatre moines ! Un festin digne du prieur lui-même !

Je me servis largement de bacon et de saucisse, le tout fumant et délicieux. Au réfectoire de l'abbaye,

les novices étaient toujours servis les derniers et la nourriture était presque froide.

D'abord, nous ne parlâmes pas, trop occupés à manger. Je ne m'arrêtai que le temps de beurrer une tartine de pain, lui aussi exquis. Je me demandai où était Alice, « l'excellente amie » de maître Ward, mais, après ce que j'avais entendu pendant la nuit, il me sembla préférable de ne pas poser de question.

Je fus soudain alerté par un ronronnement. Ça venait du tapis placé devant l'âtre. Je me retournai, intrigué.

À ma grande surprise, quelque chose commença à se matérialiser, et je cessai de mâcher. C'était un gros chat, roux et borgne. Son deuxième œil n'était qu'une cicatrice verticale.

– Ne le regarde pas, me conseilla l'Épouvanteur, sans lever le nez de son assiette. Continue de manger comme si tu n'avais rien remarqué. Les gobelins n'aiment pas qu'on les observe.

– C'est lui qui a préparé le petit déjeuner ? chuchotai-je. Comment s'y prend-il ? Il n'a pas de mains !

– Comme tu le sais sans doute, reprit maître Ward, les gobelins restent généralement invisibles. Il leur arrive cependant de prendre l'apparence d'un animal, du moins quand ils choisissent de se montrer aux humains. Celui-ci est ce qu'on appelle un

gobelin-chat. Mon premier matin dans cette maison en tant qu'apprenti, j'ai commis l'erreur de descendre trop tôt pour le petit déjeuner. Je suis entré dans la cuisine pendant que le gobelin le préparait. Je n'ai vu personne, mais j'ai reçu une claque formidable à l'arrière de la tête. Je ne l'ai jamais oublié, d'autant que ça aurait pu être pire ! Aussi, ne t'y trompe pas. Ce qui est là, en train de ronronner devant le feu, n'est pas sa véritable apparence.

J'acquiesçai et détournai le regard. La créature ne semblait pourtant pas plus dangereuse qu'un animal domestique.

– Que fait-il à ceux qui pénètrent dans votre jardin sans y être invités ? demandai-je. Le boucher du village a prétendu qu'il me mettrait en pièces.

Maître Ward hocha la tête :

– Il n'exagérait pas. C'est arrivé autrefois. Mais le gobelin avertit les intrus avec des hurlements suffisamment dissuasifs. Et les gens du coin ne se risquent jamais à proximité. C'est pourquoi il y a une cloche au carrefour des saules.

Il repoussa son assiette en soupirant, et je compris que quelque chose le tourmentait. Sans doute pensait-il à la dispute de la nuit. Je me demandai pourquoi la jeune femme semblait si angoissée à l'idée de le voir partir. Un épouvanteur voyage beaucoup et peut demeurer absent plusieurs jours. Elle aurait dû y être

habituée. Depuis combien de temps étaient-ils amis ? C'était peut-être la première fois qu'il la laissait seule. Elle avait peut-être peur de rester dans la maison en compagnie d'une créature aussi dangereuse…

Mes réflexions furent interrompues par une question de maître Ward :

– Es-tu rassasié ?

– Oui, dis-je. Merci pour ce petit déjeuner.

Il sourit :

– C'est le gobelin que tu dois remercier. Ça ne fait rien, je vais le faire pour nous deux.

Il repoussa sa chaise de façon à se placer face au gros chat roux.

– Nos compliments au cuisinier ! s'écria-t-il. Le repas était excellent, cuit à la perfection !

Le gobelin-chat ronronna plus fort. Puis, d'un coup, il disparut. J'en restai bouche bée.

– Bien ! Il est temps de partir, déclara maître Ward en se levant, visiblement amusé par ma mine ahurie.

Je m'attendais à ce qu'il prenne congé de son amie Alice, mais elle ne parut pas. Nous rassemblâmes nos affaires. Quelques minutes plus tard, nous quittions la maison à grands pas. Peut-être n'étaient-ils pas si intimes qu'il l'avait dit, après tout. Pourtant, à son expression morose, je devinai que quelque chose n'allait pas.

En effet, nous avions presque atteint la haie d'aubépine qui marquait la frontière du jardin quand l'Épouvanteur s'arrêta :

– Désolé, Frère Beowulf, j'ai oublié quelque chose à la maison. Attends-moi ici, je ne serai pas long.

Encore du retard ! J'avais hâte d'être en route. Au bout de quelques minutes, voyant qu'il ne revenait pas, je me mis à marcher nerveusement de long en large. Puis, rassemblant mon courage, je remontai vers la maison.

Je l'aperçus alors et m'arrêtai.

Debout devant la porte, il me tournait le dos et serrait quelqu'un dans ses bras. J'étais trop loin pour bien voir, mais c'était une jeune femme aux cheveux noirs qui avait posé les mains sur ses épaules.

Ne voulant pas qu'il s'imagine que je l'espionnais, je retournai vivement vers la haie d'aubépine. Presque aussitôt, maître Ward me rejoignit à grands pas. Et, sans dire un mot, nous entamâmes notre voyage.

Apparemment, il s'était réconcilié avec son amie. Mais, à en juger par son expression défaite, il n'en était pas plus heureux.

Nous marchâmes à grands pas toute la journée, prenant à peine le temps de souffler et encore moins de converser. L'Épouvanteur portait à la fois son gros

sac et son bâton. Il ne m'en avait pas chargé comme Johnson n'aurait pas manqué de le faire.

Il n'y avait guère d'autre distraction que de regarder le paysage et, en fin d'après-midi, je crus apercevoir une femme qui nous observait de loin. Sans doute n'était-ce qu'une impression due à la fatigue. Mais, au coucher du soleil, alors que l'obscurité s'étendait autour de nous, je perçus un mouvement du coin de l'œil à deux reprises. J'en étais sûr, à présent : nous étions suivis.

Il fit bientôt noir, et nous nous arrêtâmes enfin. Notre maigre souper fut un pâle reflet de celui de la veille. L'Épouvanteur ne m'offrit que quelques morceaux de fromage du Comté qui, bien que fort bons, ne calmèrent pas les protestations de mon estomac. Le feu s'était réduit à quelques braises, et je ne cessais de jeter autour de moi des regards nerveux. Nous campions dans une clairière, entourés d'arbres. L'endroit me semblait mal choisi pour y passer la nuit.

– Je crois qu'on nous a suivis, dis-je enfin.

– Tu as raison, Frère Beowulf.

Son calme me surprit.

– C'était une femme, repris-je. Je l'ai aperçue entre les arbres, tout à l'heure. Elle nous regardait. Je l'ai d'abord prise pour une illusion. Elle était grande et paraissait en colère – non, pire que ça ! – furibonde ! Emplie de haine pour le genre humain !

– C'est tout le portrait de Makrilda, acquiesça-t-il.

Il sourit, et je fus encore plus étonné.

– Vous la connaissez ?

– On s'est rencontrés une fois. C'est la tueuse des Malkin, le clan le plus puissant aux alentours de Pendle. Quand il décide la mort de quelqu'un, Makrilda se charge du travail.

– J'ignorais qu'il existait différents clans de sorcières, dis-je, troublé. Pourquoi nous suit-elle ? Il veut vous tuer ?

– Le clan ? Non, je ne pense pas. Makrilda me traque probablement de sa propre initiative. Si l'occasion se présente, elle me tranchera la gorge et coupera les os de mes pouces pour les ajouter à son collier. Les sorcières des ossements les utilisent pour augmenter leurs pouvoirs.

– Elle porterait vos os en collier ? m'étranglai-je, horrifié.

Maître Ward hocha la tête :

– J'en ai bien peur ! À ses yeux, les os des pouces d'un épouvanteur ont une grande valeur.

– Donc, elle vous traite en ennemi parce que vous êtes épouvanteur ?

Il eut un petit rire :

– Oh, c'est plus compliqué que ça ! C'est une affaire personnelle. Nous avons eu un petit différend, et j'ai gagné. Le pire, c'est que plusieurs membres de son clan ont été témoins de sa défaite. Sa fierté en a pris

un coup, elle doit donc me tuer pour ne pas perdre la face. Si elle peut exhiber les os de mes pouces, elle se sentira beaucoup mieux.

– Ça n'a pas l'air de vous inquiéter…

Il haussa les épaules :

– Le métier d'épouvanteur comporte des risques. On s'habitue à côtoyer ce genre de danger. D'ailleurs, elle m'a déjà suivi de nombreuses fois sans rien faire d'autre que m'observer. Elle ne va pas tarder à s'éloigner.

– Et si c'est différent, cette fois ? Si elle tente de vous tuer cette nuit ? Ou demain ?

Être suivi par une tueuse était peut-être dans les habitudes de maître Ward, ce n'était pas dans les miennes !

– Si elle réussit à me tuer, elle aura beaucoup de chance, déclara-t-il avec un large sourire.

J'eus un bref mouvement de recul. Jusqu'alors, il m'avait toujours semblé poli et bienveillant. Mais une lueur inquiétante venait de traverser son regard. L'espace d'un instant, il avait eu une expression féroce.

– Et vous, vous la tueriez ? demandai-je. Pourquoi ne le faites-vous pas maintenant, puisque c'est si facile ?

– Parce que ça ne servirait à rien. Le clan en choisirait une autre, qui me traquerait à son tour.

Et comprends-moi bien : beaucoup de sorcières sont de redoutables combattantes. Elles aiment tuer. La sélection de leur tueuse est particulièrement cruelle. Les candidates se battent à mort les unes après les autres. L'unique survivante obtient le titre.

Je frissonnai à l'idée de ce carnage.

L'Épouvanteur poursuivit, imperturbable :

– Il y aura donc toujours une tueuse des Malkin. N'importe quel épouvanteur travaillant dans le Comté devra en tenir compte. J'ai fait jadis alliance avec la précédente, ce qui est tout à fait inhabituel. Elle s'appelait Grimalkin, et nous avons combattu un ennemi commun. Nous avions trouvé une façon de travailler ensemble.

Son visage s'assombrit soudain :

– Elle est morte, à présent.

– Et vous espérez établir un autre *modus operandi* avec celle-ci ? supposai-je.

Il sourit de nouveau :

– Un *modus operandi* ? Il y a longtemps que je n'ai pas entendu parler latin ! Ma mère me l'a enseigné, ainsi qu'un peu de grec. Mon maître a continué, ça faisait partie de ma formation.

– J'étudie le latin, mais je ne suis pas très bon, reconnus-je. J'essaie d'utiliser des formules chaque fois que je peux. Nous, les moines, devons connaître cette langue pour dire nos prières. Mais un épouvanteur ?

Vous n'utilisez pas d'incantations. En tout cas, Johnson ne l'a jamais fait.

– Non, les incantations nous sont inutiles. Notre métier requiert des qualités particulières que nous devons acquérir et parfaire. En revanche, les sorcières emploient souvent le latin pour leurs formules magiques. Il est donc préférable de le comprendre.

J'acquiesçai. Moines et épouvanteurs avaient peut-être plus de choses en commun que je ne le supposais, finalement.

Maître Ward changea alors brusquement de sujet :

– Il est temps que tu me dises exactement ce qui s'est passé avec cette sorcière. Commençons par le commencement : pourquoi Johnson a-t-il eu besoin d'un secrétaire ?

Même si le ton était amical, j'y discernai quelque chose de tranchant.

Je me redressai. S'il avait l'intention de m'interroger, je devais avoir l'esprit clair.

– Johnson est vaniteux. Il s'inquiète de sa popularité auprès des habitants de Salford. Il a donc désiré qu'on rédige un récit de ses exploits pour faire la preuve de sa valeur.

Maître Ward plissa les yeux :

– Et, à ton avis, pourquoi les braves gens de Salford l'auraient-ils en si piètre estime ?

J'hésitai, mais je n'aimais pas mentir.

– Il est un peu trop… zélé dans sa chasse aux sorcières. Les gens pensent que pas mal de sorcières qu'il a enfermées sont innocentes.

– Et toi, qu'en penses-tu ?

– Je ne sais pas. Je ne m'y connais pas beaucoup en sorcières. Mais les passants le maudissent parfois, dans la rue, quoique toujours de loin. Ils n'oseraient pas le faire de trop près. Il est grand et fort, et il a mauvais caractère…

Je marquai une pause, réfléchissant à ce que j'allais dire.

– Il est surtout détesté de ceux qui ont des parentes tombées entre ses mains. S'il avait enfermé votre femme, votre mère ou votre fille, vous ne seriez pas très content, non ?

Maître Ward acquiesça. Puis il me regarda intensément :

– Je vais te poser une question et je veux que tu me répondes avec sincérité. Ce Johnson attend de son secrétaire qu'il fasse de lui un portrait flatteur et sans doute immérité. Mais l'Église n'a pas de relations avec les épouvanteurs, pas plus que nous n'en avons avec elle. Alors, comment se fait-il qu'on t'ait envoyé travailler pour lui ?

Je déglutis. Impossible d'éluder cette question. Je devais dire la vérité. Ou du moins *presque toute* la vérité.

3

LE RÉCIT DU NOVICE

Tout en réfléchissant à ce que j'allais raconter, je me remémorai la nuit où tout avait commencé. Une sale nuit. Je n'avais pas fermé l'œil. Les voix n'arrêtaient pas de murmurer à mon oreille, et j'avais même senti des doigts froids passer sur mon front.

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été soumis à cette malédiction. Mon père me battait régulièrement, me reprochant d'inventer des histoires et de réveiller toute la maisonnée avec mes hurlements. Après sa mort accidentelle, je m'efforçai de ne plus crier, même quand je voyais son fantôme rôder autour de la grange, pour ne pas ennuyer ma pauvre mère. Elle vint pourtant plus d'une fois dans ma chambre parce que je pleurais.

En grandissant, je continuai d'être tourmenté chaque nuit. Ce fut ma mère qui me poussa à devenir moine. Elle disait que cela me rapprocherait de Dieu,

qu'une vie de prière dans un monastère tiendrait le Démon et ses sbires à distance.

Ça n'avait pas fonctionné, la situation avait même empiré. Cependant, je décidai de ne pas parler des voix à maître Ward. Je préférais garder ce problème pour moi.

Après cette nuit particulièrement éprouvante, j'avais bien du mal à garder les yeux ouverts tandis que nous chantions matines à la chapelle. J'étais agenouillé sur les dalles froides, frissonnant, tâchant de me concentrer sur mes prières, quand Frère Halsall s'approcha et se pencha vers moi. Ici commence le récit que je fis à maître Ward.

– Le prieur veut te parler, me souffla-t-il à l'oreille. Tout de suite !

À cet ordre, mon cœur battit plus vite. Le prieur ne m'avait jamais reçu en personne. Que me voulait-il ? Frère Halsall, le maître des novices, était une espèce d'ours irascible, rien ne lui échappait. Autrement dit, il n'était jamais content de mon comportement. S'était-il plaint de moi ? M'avait-on entendu crier la nuit ?

Empli d'appréhension, je frappai à la porte du bureau du prieur, et il me cria d'entrer. Il était assis sur un grand fauteuil recouvert de velours rouge, et il éternuait dans un mouchoir taché. Il y avait deux autres sièges, mais il ne m'invita pas à m'asseoir.

Le monastère de Kersal était froid, parcouru de courants d'air de l'automne jusqu'au printemps, et même à ce moment-là, à la fin de l'été. Mais, dans le bureau du prieur, il faisait chaud. Un bon feu brûlait dans l'âtre et des étincelles montaient dans le conduit de cheminée. Le prieur avait toujours ce qu'il y avait de meilleur. Il aimait faire bonne chère, et on lui portait dans sa chambre, sur un plateau d'argent, des repas spécialement préparés pour lui. On disait qu'ils étaient assez copieux pour nourrir une dizaine de moines. Vrai ou pas, on voyait à sa face rougeaude et sa large panse qu'il ne mourait pas de faim. Je ne m'imaginais pas pouvoir devenir un jour aussi gras.

– Frère Beowulf, me salua-t-il. On m'a fait de bons rapports sur vos progrès. Les frères disent que vous avez une belle écriture.

Ce compliment était tout à fait inattendu.

– Merci, Père, marmonnai-je.

– Oui, on me dit que votre graphisme est agréable à l'œil et que vos copies sont d'une grande précision. Il y a cependant un point qui vous a valu d'être réprimandé à plusieurs reprises…

Je baissai la tête, honteux. Je savais ce qui allait suivre et je comprenais pourquoi il m'avait convoqué.

– Frère Halsall vous a surpris par deux fois à créer votre propre texte. À écrire des histoires de votre cru ! C'est un grand péché ! Ne savez-vous pas que

les œuvres d'imagination finissent par mener à d'irrésistibles tentations ? L'imagination appartient à Dieu seul. Ce n'est pas à nous, pauvres humains, d'exercer une telle faculté. De plus, vous avez gaspillé un papier précieux ! Expliquez-vous, mon garçon !

Cramoisi, je gardai la tête baissée :

– Je vous demande humblement pardon, Père. Je n'ai rédigé que de brefs comptes-rendus de ma vie au monastère. J'ai… J'ai noté des choses afin de pouvoir un jour, dans le futur, garder un souvenir précis de cet… *heureux* temps.

Le prieur me fixa d'un air sévère :

– C'est une grande faute, Frère. Cependant, vous pouvez faire de vos capacités un usage qui vous vaudra le pardon de Dieu.

Je levai les yeux, étonné.

Le prieur poursuivit :

– Il y a un épouvanteur, dans la région. Il s'appelle Johnson et il a besoin d'un secrétaire. Il est prêt à rémunérer généreusement le monastère en échange de ce travail. Il a défini les qualités qu'il attend de son employé. Et vous êtes le seul moine qui, bien que novice, réponde à ses critères. Vous deviendrez donc son secrétaire jusqu'à ce que le travail qu'il attend de vous soit achevé.

Cette fois, je restai stupéfait. L'Église considérait l'activité des épouvanteurs comme impie, même

si, dans mon village, on appréciait leur efficacité. Ils nous débarrassaient des suppôts de Satan, comme les gobelins, les spectres et les sorcières. Les gens avaient beau éviter de les côtoyer, ils étaient bien contents d'obtenir leur aide.

Quand j'étais enfant, une créature poussait des cris la nuit et tuait le bétail d'un fermier voisin. Une seule visite de l'épouvanteur avait résolu le problème. Bref, plus j'y pensais, plus l'idée de devenir le secrétaire d'un tel individu m'intéressait. Ça me changerait de la routine du monastère. Et, qui sait, peut-être cet épouvanteur saurait-il résoudre mon problème personnel…

– Désire-t-il que je copie un livre, Père ? demandai-je, non sans curiosité.

– Non, Frère Beowulf. Il veut que vous rédigiez un récit de ses exploits en tant qu'épouvanteur, un ouvrage qu'il pourra laisser à la postérité. Tout cela est folie et vanité, un péché à ajouter à tous ceux qui le mèneront certainement en Enfer…

Perplexe, je l'interrogeai :

– Je ne comprends pas, Père. Ne commettrai-je pas le même péché en participant à son entreprise ?

– Nous vous imposerons la pénitence appropriée à votre retour, répondit le prieur d'un ton circonspect.

Il marqua une pause et reprit en baissant la voix :

– De plus, sans qu'il le sache, vous tiendrez un autre rôle. Si vous y réussissez, vous obtiendrez une grâce

qui compensera le péché. Nous désirons connaître les secrets de Johnson et ses pratiques obscures. Voilà trop longtemps que les épouvanteurs prospèrent hors de tout contrôle. Comme vous le savez, le nouvel évêque de Blackburn a la ferme intention de nettoyer le Comté de ces individus. Nous tâchons donc de rassembler des preuves contre tous ceux qui pratiquent cette vile activité, usurpant ainsi la mission de l'Église. Sans le vouloir, l'épouvanteur Johnson s'est mis en notre pouvoir.

Le prieur se frotta les mains d'un air satisfait. Quant à moi, je n'aimais guère l'idée de jouer les espions. Ça pouvait se révéler dangereux. Qu'arriverait-il si l'épouvanteur me perçait à jour ? D'un autre côté, il m'était impossible de ne pas me soumettre à un ordre du prieur.

– Et je devrai vous rapporter ce que j'aurai découvert, Père ?

Il me fixa, les sourcils froncés :

– Vous ne mettrez rien par écrit, de peur que Johnson ne découvre vos notes. Frère Halsall m'a dit que vous aviez une excellente mémoire. Vous utiliserez ce don de Dieu pour engranger vos observations. Johnson se condamnera probablement lui-même en vous donnant de sa bouche les détails à consigner dans ses annales. Ce que nous découvrirons sur lui nous renseignera sur tous les épouvanteurs. Vous serez

appelé à témoigner au tribunal devant la Haute Cour. Je parie qu'avec votre aide, tous ces individus auront péri sur le bûcher avant la fin de l'année.

Je sentais sur moi le regard de maître Ward, mais son visage était dans l'ombre, et je ne pouvais pas lire dans ses yeux.

– Donc, on t'a chargé d'espionner Johnson ? commenta-t-il.

J'acquiesçai et me préparai à poursuivre mes explications quand il me fit taire d'un geste de la main :

– Et tu savais que ce que tu trouverais servirait de preuve pour mener les épouvanteurs au bûcher ?

Il baissa la main pour me permettre de répondre.

– Je n'avais guère le choix, plaidai-je. Quand le prieur donne un ordre, on ne peut qu'obéir.

Il eut un rire sans joie et m'observa plus attentivement :

– Je t'ai demandé la vérité, Frère Beowulf, et tu m'en as donné plus que je n'attendais. Rien ne t'obligeait à me révéler les plans du prieur. Tu aurais pu les garder pour toi.

Avec un soupir, je poursuivis ma confession :

– Une autre raison me pousse à tout vous dire. Ces derniers temps, mes réflexions ont pris un tour différent. J'ai… Je ne veux plus être moine. Que nous réussissions ou non à sauver Johnson, je ne

retournerai pas au monastère. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter du rapport que j'aurais pu faire.

Maître Ward parut surpris :

– Je vois… Et qu'envisages-tu de faire, ensuite ? Comment penses-tu gagner ta vie ?

J'avais réfléchi à la question et je haussai les épaules :

– J'ai grandi dans une ferme, je connais le métier. Malheureusement, je ne peux pas retourner chez moi. Mon père est mort. Ma mère est morte à son tour lors de mon troisième mois de noviciat…

Je me tus, saisi de tristesse à ce souvenir. Après l'annonce de cette nouvelle, Frère Halsall m'avait signifié que le prieur me refusait l'autorisation d'assister aux funérailles : le monastère était ma famille désormais, et je pourrais y prier pour la défunte mieux qu'en tout autre lieu. J'en éprouvais encore du ressentiment.

Néanmoins, je poursuivis :

– C'est mon frère aîné qui a repris la ferme et il peine à nourrir sa famille ; je ne serai pas le bienvenu. Mais je connais le travail, je trouverai sûrement à me louer comme ouvrier agricole.

L'épouvanteur eut un signe de compassion. Puis il se leva, s'étira et bâilla :

– Assez discuté pour ce soir ! Tu me raconteras demain ce qui est arrivé à Johnson. Tâche de dormir, si tu le peux. Juste une dernière chose…

Je me levai à mon tour, curieux d'entendre la suite.

– Si tu entends crier, ne t'inquiète pas. Je serai sans doute en train de tuer la sorcière.

Il faisait trop noir pour que je voie son expression. Parlait-il sérieusement ?

Comme à l'ordinaire, je fus long à trouver le sommeil. Et, cette fois, ce n'était pas seulement la peur de faire des cauchemars qui me tenait éveillé.